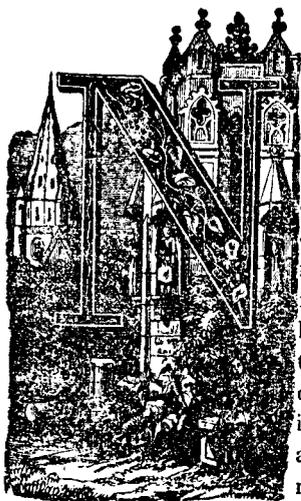


Quelques souvenirs inédits et peu sérieux

D'UNE ASSEMBLÉE FORT SÉRIEUSE.*

—(SUITE.)—



Nous terminions notre dernier article en entretenant nos lecteurs de Barnave ; comme nous n'avons pas épuisé nos renseignemens sur cet homme célèbre, disons-leur aujourd'hui que ce n'était pas la première fois qu'il retirait l'assemblée d'un labyrinthe inextricable. La clarté, la précision, la logique, étaient les cachets distinctifs de son beau talent. Bien qu'avocat de profession, il ne divaguait point, il ne se répétait point ; il allait droit au but. Aussi, quand l'horizon parlementaire s'encombra de nuées épaissies, au point de devenir ténébreux, les regards se portaient involontairement sur Barnave, comme des gens ne voyant goutte dans une chambre obscure sonneraient pour obtenir un flambeau ; or, pour soutenir sa figure, dès que ce flambeau se posait à la tribune, les ténèbres se dissipaient ; on y voyait comme en plein jour.

J'ai beaucoup suivi ce malheureux Barnave dans ses représentations du manège, et aussi dans plusieurs salons de son opinion, où il était fort honoré et choyé ; si je ne lui ai pas souvent parlé, à cause de la réserve imposée à mon extrême jeunesse, je l'ai souvent et bien écouté. J'ai fait plus, puisque j'ai pris plaisir à questionner plusieurs des siens sur ses antécédens au départ pour les états-généraux ; enfin, disons avec assurance que le député du Dauphiné était un des membres de l'assemblée que je connaissais le mieux et que j'avais le plus étudié.

Aussi me faisais-je une fête de renouveler connaissance avec lui dans l'ouvrage qui porte son nom. Mais, ô déception ! ce n'était plus mon Barnave, ni j'imagine celui d'aucune des personnes qui l'ont particulièrement connu. Le romancier n'en parle et ne le fait parler que sur des ouï dire sans valeur et sans consistance, ou plutôt il n'a causé de cet orateur qu'avec son imagination pleine de fantaisie. Oh ! ce n'est plus ça : ce n'est pas même l'épiderme de Barnave.

Quand on s'avise de faire le portrait moral d'un homme célèbre en trois ou quatre volumes (je ne sais plus combien, ayant cessé de prendre *mon plaisir en patience* avant la fin du premier), il faut pour ainsi dire s'insinuer sous sa peau ; il faut pénétrer dans le for intérieur, s'emparer de son caractère, descendre dans son âme pour y prendre sur le fait les sentimens les plus intimes ; il faut importuner de questions les contemporains qui l'ont vu

debout, radieux de jeunesse, de talent et de gloire (bonté divine ! quelle fausse gloire ! mais ce n'est pas là la question) ; il faut enfin méditer long-tems son héros, pour le faire parler et agir dans la fiction qu'on lui consacre, comme il parlait et agissait dans les réalités de sa vie.

Rien de tout cela ne fut observé ; on ne s'en donna pas le soin. Le vrai Barnave s'éclipse sans cesse derrière M. Janin, et le lecteur n'a que la triste satisfaction d'apprendre ce qu'eût fait et ce qu'eût dit M. Janin dans la position, et les circonstances où il place M. Barnave ; et voilà, ajouterons-nous comme on écrit l'histoire dans les romans soi-disant historiques.

L'adage : *Un malheur ne va pas sans l'autre*, se manifeste ici dans toute sa vérité. Hélas ! Barnave, à la fleur des ans, périt sur l'échafaud, et conséquemment au proverbe, il fallait qu'il fût exécuté une seconde fois sous la plume d'un homme de beaucoup d'esprit sans doute, mais d'un esprit déraisonnable et faux ; or, quand l'esprit n'est que beau et qu'il n'est pas bon, tout écrivain reste incomplet et rien ne reste de ses œuvres.

Eh, mon Dieu ! combien de têtes illustres de cette assemblée, sur lesquelles devait s'abattre le fatal triangle que ruminait déjà le docteur Guillotin, pour jouer un tour *pendable* à la pendoison ! Il ne prévoyait pas le pauvre homme qu'il inventait un instrument de mort, destiné à frapper une immense quantité de têtes innocentes. On dit que ce bon docteur mourut de chagrin en voyant passer son nom dans son invention. Cet exemple, d'extrême sensibilité, rappelle ce bon pape, dont la mort eut pour cause la regret qu'il éprouvait d'avoir accordé le chapeau de cardinal à l'abbé Dubois.

Le général de Custine, le duc de Lauzun, le comte de Clermont-Tonnerre, le savant Bailly, le marquis de Beauharnais, et tant d'autres furent immolés avec Barnave, au nom de ce même peuple dont ils avaient embrassé généreusement la cause, et pour cette liberté, maîtresse ingrate qu'ils avaient adorée !

Quittons ces lugubres images pour retourner aux jours gros d'illusions, où une foule de personnages, tous remarquables, mais tous imprévoyans, péroraient gracieusement à la tribune, riaient et glosaient agréablement dans les salons, sans se douter du terrible dénouement de la tragédie-comédie que l'on jouait au manège.

Les deux membres du petit comité groupé auprès de la loge diplomatique, dont l'amabilité me souriait davantage, étaient Mme de Staël et M. l'évêque d'Autun, qui encore, à cette époque, faisait semblant de se croire évêque. Celui-ci surtout ne tarissait pas de mots heureux et de fines plaisanteries, dont le charme s'accroissait de leur contraste avec une physionomie impassible. Oh ! certes, la froide expression de ce visage déjà blafard faisait pressentir l'homme qui, vingt ans plus tard, disait fort sérieuse.

* Voir la livraison de janvier.